

Cinéma

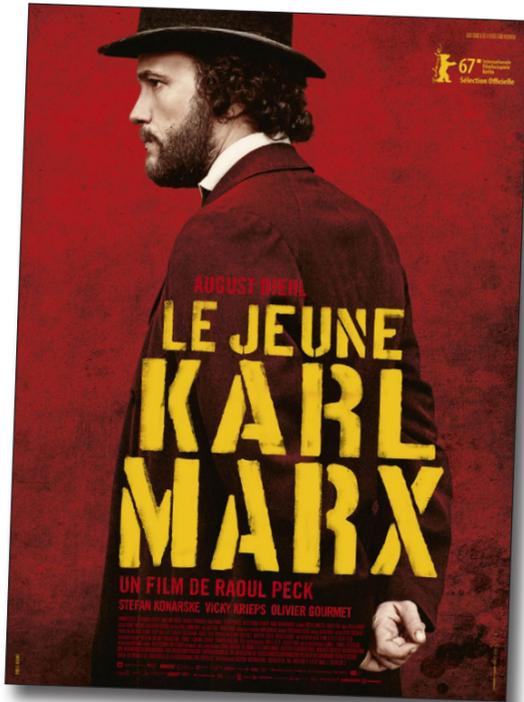
C'est aussi l'œuvre d'un cinéaste qui a choisi son camp : celui des opprimés et exploités qui luttent pour leur émancipation. D'où son intérêt pour un certain Karl Marx. Qu'il défend contre les attaques réactionnaires : « *Karl Marx a aussi peu à voir avec l'histoire des Goulags que Jésus-Christ avec la massacre de la Saint-Barthélemy* »...

La première fiction sur Marx
 Ses films antérieurs, parmi lesquels deux inoubliables fictions sur la terreur Duvalieriste – *Haitian Corner* et *l'Homme sur les quais* – deux films sur Lumumba (une fiction et un documentaire) et, plus récemment, *I Am Not Your Negro* sur l'écrivain noir américain James Baldwin – un film qui a secoué l'Amérique – témoignent de cette haute exigence artistique et de son engagement courageux. Son dernier film, la première fiction sur Marx jamais tournée – si l'on excepte un vieux pensum soviétique – servie par d'excellents acteurs – August Diehl, Stefan Konarske, Vicky Krieps et Olivier Gourmet, parmi d'autres – nous fait voir des personnages en chair et en os, parlant dans leur « langue originale » (allemand, anglais, français) : le jeune Marx, bien sûr, mais aussi Jenny von Westphalen, sa compagne, Friedrich Engels et son amie, l'extraordinaire Mary Burns, Pierre-Joseph Proudhon, Wilhelm Weitling, et plusieurs autres. On les voit discuter, polémiquer, s'engueuler, boire (trop), faire l'amour – la scène érotique entre Karl et Jenny est très réussie – et avant tout, rêver de révolution sociale.

Le Jeune Marx, de Raoul Peck

En salles le 28 septembre 2017

Le film de fiction que le grand cinéaste haïtien Raoul Peck a dédié au Jeune Marx – et projeté en avant-première à l'Université d'été du NPA – est une vraie œuvre d'art.



son temps par Daniel Bensaïd – on voit les paysans et paysannes, qui ramassent des branches mortes tombées par terre dans la forêt seigneuriale, se faire violemment attaquer et massacrer par la cavalerie prussienne au service des propriétaires. Vous avez dit lutte de classes ? Une scène d'anthologie cinématographique.

Licence poétique
 Le film couvre les années 1842-1848, de la *Gazette rhénane* jusqu'au *Manifeste Communiste*. Ici ou là le cinéaste prend quelques libertés avec les faits historiques : par exemple, dans une scène où la police de Cologne, après avoir envahi la rédaction de la *Gazette rhénane*, jette le jeune rédacteur Karl Marx

dans un panier à salade, les mains enchaînées... Licence poétique ! Le scénario accompagne le jeune penseur dans ses exils successifs, et dans ses discussions orageuses avec les jeunes hégéliens, avec Proudhon et avec Weitling. Les relations avec la Ligue des Justes, organisation prolétarienne allemande à vocation révolutionnaire, sont loin d'être faciles, à cause des préjugés des artisans autodidactes envers les intellectuels, mais aussi en conséquence d'une certaine arrogance de ces derniers... Finalement, les ouvriers décident de confier à Marx et Engels la rédaction d'un Manifeste, et les deux amis les persuadent de changer leur nom de « Ligue des Justes » en Ligue des Communistes, et de remplacer leur vieux mot d'ordre à tonalité chrétienne – « *Tous les hommes sont frères* » – par cet autre plus combatif : « *Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !* » Constamment en mouvement entre la pensée et l'action, l'individuel et le collectif, l'intime et le politique, le film est un petit chef-d'œuvre qui réussit pleinement à rendre vivante la figure du jeune fondateur du communisme moderne, et celles de ses amis ou rivaux. Cela fait un siècle qu'on attendait ce film... Ne le ratez pas !
Michael Löwy

La première scène du film est un coup de génie : tandis que, en voix off, on entend le jeune Marx lire quelques passages de son article sur les vols de bois par les paysans pauvres (brutalement punis par la loi) – un texte célèbre de 1842, brillamment commenté en

zette rhénane jusqu'au *Manifeste Communiste*. Ici ou là le cinéaste prend quelques libertés avec les faits historiques : par exemple, dans une scène où la police de Cologne, après avoir envahi la rédaction de la *Gazette rhénane*, jette le jeune rédacteur Karl Marx

Essai

La Novlangue néolibérale. La rhétorique du fétichisme capitaliste, d'Alain Bihr

Page2/Syllepses, Lausanne/ Paris, 2017, 345 p., 2^e édition revue et augmentée

Publié en 2007, ce livre reparait dix ans plus tard, enrichi par une analyse sur une période où cette « novlangue néolibérale » a été encore plus développée et répandue.

Alain Bihr est sociologue. Ses travaux en ont fait un spécialiste de l'analyse critique, d'un point de vue marxiste, de l'organisation capitaliste des sociétés.

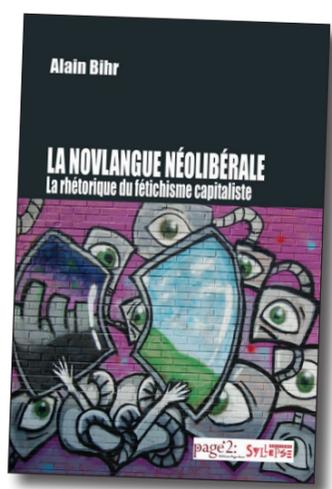
Les termes clés du discours néolibéral

La méthode retenue par l'auteur consiste à relever 21 termes clés du discours néolibéral et à mettre à jour dans leurs usages deux procédés de *newspeak* (en français « novlangue ») identifiés par George Orwell à propos du langage totalitaire dans son roman *1984*. Ces deux procédés sont l'inversion du sens (imposer un sens contraire en gardant le même terme, par exemple appeler « égalité des chances » un dispositif qui renforce les inégalités en les masquant) et l'oblitération du sens (empêcher un sens alternatif ou critique, ou bien sûr carrément l'usage de termes non orthodoxes eux-mêmes, comme « service public » remplacé par « service d'intérêt général » pour effacer la notion même de service public). Pour la mettre en œuvre, il propose une déconstruction systématique de chaque notion en la résituant dans l'ensemble de son histoire et

de son actualité, aussi bien en ce qui concerne les usages du terme que les phénomènes économiques et politiques qu'il recouvre. Du coup, le livre fonctionne comme un dictionnaire encyclopédique critique de questions politiques, économiques et sociales transversales, avec des textes denses (38 pages pour « crise », 3 pour « capital humain »). La liste des termes notionnels le montre bien : capital humain, capitalisme vert, charges sociales, crise, dette publique, égalité, État, Europe, flexibilité & précarité, Fonds de pension, etc. On a parfois l'impression d'être assez éloigné de la question d'une novlangue en tant que telle, mais beaucoup d'articles se terminent en y revenant.

Le seul monde possible

Alain Bihr développe des analyses originales et intéressantes de notions comme « dette publique » (analyse différente de celles de B. Friot ou d'E. Chouard), « individualité », « insécurité »... Les points d'appui de l'auteur sont explicitement marxistes. Il utilise certaines notions de Marx d'une façon très parlante, avec des exemples concrets, comme celle de « fétichisme », au cœur de l'ouvrage et de son titre. Il montre



ainsi comment ce discours « *cherche à nous faire croire que ce monde à l'envers dans lequel les choses [de l'économie capitaliste] commandent aux hommes (...)* est non seulement le seul monde possible mais le meilleur des mondes ». On y trouve aussi des traits d'humour comme son annexe pour « *apprendre la novlangue néolibérale en quelques formules et slogans qui feront mouche dans la conversation courante au café du Commerce* » ou son exemple

de l'inversion du sens du titre du journal *la Pravda* (« la vérité ») à l'époque stalinienne. Dans sa conclusion, l'auteur souligne qu'« *un tel degré de concentration de l'illusion et du mensonge est en lui-même l'indice de la tendance totalitaire de la domination capitaliste* ». Il rappelle combien « *ce discours néolibéral procède d'un cynisme radical* » et propose d'y répondre en reprenant les propos d'un groupe de sans-culottes adressés aux élus de la Convention bourgeoise de 1792 : « *Vous vous foutez de nous ? Vous ne vous en foutrez plus longtemps !* »
Philippe Blanchet

COMMANDEZ TOUS VOS LIVRES À LA
librairie
 ★ la-breche.com
 27 rue Taine 75012 Paris
 Tél. : 01 49 28 52 44
 contact@la-breche.com
 Horaires d'ouverture :
 Lundi : 14 h-20 h, du mardi au samedi : 12 h-20 h

Exposition

La paravision, Guy Brunet réalisateur

Au musée Denys-Puech à Rodez, jusqu'au 25 octobre

Guy Brunet s'est intéressé au cinéma des années 1960, principalement hollywoodien, son préféré, et nous invite à partager son émerveillement et la bulle de rêve qu'il a créée au milieu d'un paysage industriel à l'abandon près de Decazeville, à Viviez, dans un minuscule atelier vétuste où il vit simplement.

Brunet est un amoureux du cinéma et surtout de toutes celles et tous ceux qui l'ont fait, y compris dans l'ombre, et ont participé à forger notre imaginaire : acteurs/trices vedettes ou seconds rôles, fondateurs du cinéma, techniciens, y compris la costumière, vedettes de la télévision, etc.

Cinéma total

Fils de projectionniste, il baigne dans la culture du cinéma des années 1960 dont il recrée des affiches, dans un style populaire et très graphique, mettant en valeur les films (les grandes époques, Cecil B de Mille, etc.), et surtout les acteurs et actrices qu'il aime particulièrement, de Humphrey Bogart et Lauren Bacall à Jean Gabin et Michèle Morgan. Mais c'est réalisateur qu'il veut être, rêve contrarié qu'il réalise enfin depuis ces 20 dernières années, après une vie d'ouvrier. Autodidacte, Guy Brunet est peintre, scénariste, réalisateur, producteur. Demiurge, il fait son cinéma total : de l'affiche à la peinture des personnages silhouettes peintes sur carton de 1,30 mètres en aplats de couleurs et quelques traits, les décors et la scénographie, le scénario écrit méticuleusement sur des cahiers d'écolier, le casting, le tournage en caméra amateur, les voix et même parfois les chansons, le tout en prise directe, devantant l'attitude de certains adeptes actuels de l'art numérique. Son atelier est peuplé d'un monde particulièrement émouvant de plus de 800 personnages sagement stockés en attente d'entrer en scène, foule bienveillante vaguement familière qui nous renvoie vers un univers onirique avec nostalgie, à l'époque révolue de l'âge d'or du cinéma dont il a une connaissance encyclopédique obsessionnelle et sensible.

Rêve de producteur

Intarissable, il peut en parler des heures avec sa faconde et son accent aveyronnais dans son minuscule bureau/studio à l'étage où seuls 2 m² sont miraculeusement restés libres pour le tournage de son 18^e film en préparation, et faire partager son rêve de producteur de *La Paravision* (syncrétisme Paramount et Paradis ?). Deux événements nous permettent actuellement de pénétrer son œuvre singulière de plus en plus reconstruite : l'exposition actuelle au Musée Denys-Puech à Rodez, bel échantillonnage d'affiches, décors, personnages et projection de films dont certains peuvent durer 3, 4, voire 8 heures, et la parution de la très belle monographie *Guy Brunet réalisateur, les studios Paravision*¹ constituée par Charles Soubeyran, recueil des reproductions des œuvres, affiches, décors, scénarios, des poèmes, des entretiens et des superbes photos de ses personnages dans l'atelier, prises par Mario del Curto. Art singulier ? Art modeste ? Art brut ? Qu'importent les revendications des spécialistes : l'art de Guy Brunet est à découvrir d'urgence.

Ugo Clerico

1 – Éditions Till Schapp, Collection de l'Art brut de Lausanne.

